

**UNE COLLECTION  
TRÈS PARTICULIÈRE**



*BERNARD QUIRINY*

UNE COLLECTION  
TRÈS PARTICULIÈRE

nouvelles

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-104695-3

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## UNE COLLECTION TRÈS PARTICULIÈRE (I) L'ÉCRITURE ET L'OUBLI

En 1957, Robert Martelain fut victime d'un grave accident de la route. Après trois mois d'hôpital, il apparut que ses facultés physiques et intellectuelles étaient irrémédiablement diminuées, et qu'il ne pourrait jamais reprendre son métier d'assureur. Sa famille l'installa donc dans un sanatorium où il vécut jusqu'à sa mort, en 1979, à cinquante-quatre ans.

L'accident avait occasionné un traumatisme qu'on ne put jamais soigner, et qui altérait le fonctionnement de son cerveau. Sa mémoire, en particulier, était endommagée. Certes, Martelain se rappelait très bien les dates, les événements historiques, le nom de ses infirmiers et la carte des chemins serpentant dans les montagnes autour du sana, où il allait souvent se promener en compagnie d'un guide ; en revanche, il était incapable de se souvenir qu'il avait une famille (comme s'il était né par génération spontanée) et, surtout, il oubliait systématiquement son propre nom, qu'il fallait lui répéter chaque matin.

Il était un grand adepte de la séance de cinéma du jeudi, organisée dans la salle de réunion du sana, et un utilisateur assidu de la bibliothèque. Sa mémoire enregistrait parfaitement les intrigues des films et des livres

– plus fidèlement, même, que la moyenne des gens. Quand il rouvrait un livre commencé plusieurs semaines auparavant, il se souvenait des pages déjà lues, et reprenait sans éprouver le besoin de revenir en arrière, comme s’il ne s’était pas interrompu. En fait, son dérèglement le plus bizarre ne concernait pas les livres qu’il lisait, mais ceux qu’il écrivait. Martelain était *incapable* de conserver le souvenir de ses propres œuvres au-delà d’une journée. La nuit effaçait tout. Le lundi, il griffonnait quelques pages ; le mardi, il les découvrait avec perplexité, et refusait d’admettre qu’elles étaient de lui. Il lui suffisait de dormir pour que toute la mémoire de sa création s’efface, et qu’il ne se reconnaisse plus dans sa propre prose. Parfois même, une simple somnolence dans l’après-midi lui faisait oublier ses travaux du matin. Et comme écrire était son occupation favorite, son unique loisir au sana, presque le but de son existence, ce dérangement était le drame de sa vie.

Tous les matins, il découvrait sur son bureau les feuilles qu’il avait noircies la veille. Il y reconnaissait son écriture, mais demeurait incertain qu’il en était l’auteur. L’infirmier disait l’avoir vu faire, certifiait que leur paternité ne faisait aucun doute ; mais Martelain restait perplexe et, à la lecture, il trouvait que ce n’était pas mal, mais qu’il n’aurait pas écrit comme ça, que « ce n’était pas son style ». Invariablement, il chiffonnait donc les feuilles et en prenait une vierge pour tout recommencer.

Les pensionnaires l’appelaient sarcastiquement « le Poisson », par allusion à la mémoire quasi nulle des poissons rouges qui tournent sans fin dans leur bocal en oubliant tout en permanence. Mais Martelain, inconscient de son infirmité, ne se lassait jamais ; chaque

matin, il recommençait son livre avec le même enthousiasme, et le même sentiment de nouveauté.

Ferdier, le directeur du sana, se prit d'intérêt pour lui. Chaque soir, il se faisait communiquer les pages écrites par Martelain pendant la journée, sachant qu'il ne les réclamerait pas le lendemain puisqu'il en aurait oublié l'existence. Au bout d'un an, Ferdier avait trois cent cinquante débuts de romans dans les mains, certains très encourageants (Martelain n'était pas dénué de talent), mais tous irrémédiablement abandonnés. Souvent, Ferdier les rendait à Martelain en l'incitant à les continuer; mais l'auteur prétendait ne pas s'y retrouver, que ce n'était pas de lui, et préférait commencer autre chose.

Trouvant dommage que le génie de Martelain s'épuise dans ces débuts de romans fatalement avortés, Ferdier l'aiguilla vers des formes plus courtes, qu'il pourrait maîtriser dans la durée que lui autorisait sa mémoire – pour que Martelain produise quoi que ce soit qui vaille, il fallait qu'il l'écrive en un jour. Il lui fit donc lire des nouvelles de Maupassant et de Poe, ainsi que des haïkus, en lui suggérant de s'en inspirer. Et, pour le contraindre à se discipliner, il confisqua son stock de papier et le restreignit à cinq feuilles quotidiennes.

Martelain protesta contre ces procédés, et refusa de rien écrire dans ces conditions. Mais, poussé par sa nécessité intérieure, il accepta finalement cette conversion forcée aux petits formats. Réduisant ses ambitions, il se mit à livrer des textes de deux ou trois pages, suffisamment courts pour qu'il pût les concevoir, les écrire et les corriger d'une traite, dans la journée. Et s'il se dissipait, Ferdier avait ordonné aux infirmiers de le tenir de force sur sa chaise, pour qu'il aille au bout de sa pensée,

sachant que tout texte abandonné avant le coucher serait perdu.

Martelain acquit ainsi une méthode et, pour la première fois dans sa carrière d'écrivain amateur, acheva ses textes. Au bout de quelques mois, Ferdier fut en possession d'une quarantaine de récits complets, d'un niveau littéraire très honorable, qu'il fit lire à ses confrères avec fierté. Il songea même à en tirer un petit recueil, mais Martelain se montra si peu enthousiaste qu'il renonça à cette idée.

C'est alors que se produisit un événement étrange, qui augmenta la perplexité du corps médical. Sous l'influence de Ferdier, Martelain continua d'écrire tous les jours des récits courts, qu'il oubliait automatiquement au bout de vingt-quatre heures. Mais peu à peu, ses textes se mirent à se ressembler, au point que Ferdier se demanda s'il n'écrivait pas chaque jour le *même* texte. Il crut d'abord que Martelain avait guéri, et qu'il se souvenait plus ou moins de ce qu'il avait écrit la veille. Mais non : Martelain continuait de prétendre ne se souvenir de rien, et les tests confirmèrent ses propos. Pourtant, les faits étaient là : tous les soirs, Ferdier comparait sa production du jour avec celle de la veille, et chaque fois les différences s'estompaient. Au début, les premières phrases n'étaient pas les mêmes, mais après quelques semaines elles se fixèrent, et Martelain finit par les reproduire mot pour mot – sans se souvenir que les mêmes avaient été écrites la veille. (On le voyait d'ailleurs, car il raturait beaucoup.) Puis des paragraphes complets se stabilisèrent ; et, au fil du temps, Martelain trouva la forme du texte entier, avec sa longueur, ses rebondissements et sa chute. Chaque jour, il



racontait la même histoire, avec des variantes de moins en moins nombreuses, en se rapprochant d'une sorte d'idéal que Ferdier appelait son « texte définitif », qu'il visait sans le savoir depuis toutes ces années.

À mesure que le phénomène se précisait, Ferdier s'était pris d'admiration pour Martelain. Jusqu'alors, il l'avait regardé comme un patient ; à présent, c'était pour lui un écrivain. Mieux : un écrivain *absolu*, inconsciemment guidé par le texte qui tournait dans sa tête, et qui ne trouverait le repos qu'après l'avoir écrit comme il devait l'être. D'ailleurs, qu'arriverait-il alors ? Ferdier s'interrogeait. Martelain cesserait-il d'écrire ? Ou bien continuerait-il de recopier chaque jour les mêmes pages, jusqu'à sa mort ? À moins que ce texte idéal reste inaccessible, et que Martelain soit condamné à produire asymptotiquement des approximations toujours plus proches, sans jamais atteindre la perfection...

Religieusement, Ferdier lisait tout ce qu'écrivait Martelain, attendant le moment où son texte du jour serait exactement identique à celui de la veille. Plusieurs fois il crut ce moment arrivé ; mais une comparaison attentive des deux récits lui faisait toujours découvrir un mot qui changeait, ou un signe de ponctuation – comme au jeu des sept erreurs. Malgré tout, il encourageait Martelain, lui disant qu'il était près du but, et qu'il fallait maintenir l'effort. Martelain, qui ne comprenait pas grand-chose aux propos de son médecin, le considérait avec un regard vide avant de se détourner pour tailler son crayon et se remettre au travail.

Ferdier mourut accidentellement en 1975, à une époque où Martelain continuait d'écrire jour après jour des textes légèrement différents.

Ce n'est qu'un an plus tard que le malade toucha au but que Ferdier espérait. Le 15 mars 1976, il rendit le *même* texte que la veille, *au mot près* ; et encore le 16, puis le 17, et tout au long du mois. Même début, même fin, mêmes mots, mêmes virgules aux mêmes endroits. Un décalque, une copie. Aubain, le successeur de Ferdier, constata avec stupéfaction que ce dernier avait vu juste. Conformément à la promesse qu'il lui avait faite, il entreprit d'écrire une étude sur le cas Martelain pour le *Journal of Neurology*, avec le récit de Martelain en annexe, et de nombreuses références aux brouillons qu'avait préparés Ferdier sur cette affaire.

Le jour de la parution de l'article, Martelain, comme d'habitude, avait commencé d'écrire son texte – qu'il avait déjà réécrit six cent huit fois à l'identique depuis le 15 mars 1976, et qu'avaient plus ou moins préparé ses milliers de débuts de romans depuis des années. Les infirmiers lui montrèrent le *Journal of Neurology* en le félicitant : il était le héros du jour ! Incrédule, Martelain jeta un œil distrait à l'article d'Aubain, et à sa propre nouvelle publiée en regard. Puis il referma la revue, et émit ce jugement sidérant : « Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas trop mon style. Moi, j'aurais écrit autrement. » Puis il reprit ses cinq feuillets quotidiens pour écrire toujours le même texte, qu'il réécrivait sans fin jusqu'à sa mort en 1979.

\*

Cette histoire est la première que raconte Gould dans ses conférences sur le thème : « L'écriture et l'oubli ». Mais il en a d'autres en magasin, que nous lui suggérons

souvent de publier. Il répond qu'il est rattrapé par son sujet, et qu'il oublie toujours de les mettre en forme. Cette plaisanterie l'amène au cas d'un nouvelliste du XIX<sup>e</sup> siècle nommé Rorgant, commerçant à Aubagne. C'était un homme qui lisait peu, et qui n'avait guère d'imagination. En fait, la littérature ne l'intéressait pas. Il se méfiait des artistes et des intellectuels, admirait plutôt les hommes d'action, et voyait dans l'écriture une manière prétentieuse de perdre son temps. Pourtant, à trente-cinq ans, il composa sur un coup de tête un admirable recueil de contes ; ses amis en furent très étonnés, et lui-même se demanda ce qui avait bien pu lui prendre. Il montra son manuscrit à un journaliste de Marseille, qui le communiqua à un éditeur parisien. En 1878, les *Contes des calanques* sortaient en librairie. Ravi, Rorgant vécut quelques semaines sur un nuage, s'imaginant un destin d'homme de lettres. Il se promit de commencer bientôt un nouveau livre et, en attendant l'inspiration, retourna à ses occupations.

Celles-ci étaient si prenantes qu'elles l'absorbèrent entièrement. Bien vite, Rorgant oublia ses *Contes*. La littérature sortit de son esprit comme elle y était entrée, et il fit une belle carrière dans les affaires sans jamais écrire de nouveau.

Quand il eut soixante-quinze ans, sa femme mourut. Il légua la demeure familiale à son fils et s'offrit une villa sur la côte, pour finir ses vieux jours. Lors du déménagement, il retrouva dix exemplaires de *Contes des calanques* que lui avait donnés l'éditeur. Hébété, il se rappela alors qu'il était écrivain – du moins, qu'il avait ambitionné de l'être. Il rouvrit son livre avec émotion, lut les deux premières nouvelles, les trouva honnêtes. Comment avait-il

pu *oublier* ainsi sa carrière dans les lettres ? Cette découverte le troubla beaucoup. Il se demanda s'il pouvait rattraper le temps perdu, accomplir dans le peu d'années qu'il lui restait à vivre l'œuvre qu'il avait oublié d'écrire pendant quarante ans. Fiévreux, il s'enferma dans sa villa et s'obligea à réfléchir à un sujet de livre, en s'interdisant tout repos avant d'avoir un manuscrit. Au bout de deux mois de nuits sans sommeil, épuisé, il mourut, laissant quelques brouillons sans queue ni tête et un petit texte ironique intitulé *Conseil aux jeunes écrivains*, qui consiste en cette simple phrase : « Le plus important : n'oubliez pas d'écrire. »

\*

Matthieu Mandelieu, autre spécimen de la collection de Gould, est l'inverse de Rorgant : lui se serait damné pour oublier qu'il avait écrit, mais n'y est jamais parvenu. Né à Bruxelles en 1910, il publia très jeune des romans qui exprimaient son mépris des conventions sociales et son goût pour les fantaisies sexuelles. Ils firent scandale dans la critique et dans l'opinion ; Mandelieu, très content, y vit la preuve qu'il était sur la bonne voie. En 1936, il partit en voyage autour du monde. Le périple dura trois ans, et fut émaillé de nombreux incidents : il fut blessé au Congo dans une partie de chasse, emprisonné en Amérique suite à une bagarre, et il contracta en Inde une maladie de peau qui devait lui occasionner d'atroces démangeaisons pour le restant de ses jours. Tous les mois, il envoyait à ses amis des lettres racontant ses aventures et exposant ses pensées subversives. En 1939, de retour à Bruxelles, il publia ses souvenirs, en y

rajoutant toutes sortes d'exploits érotiques imaginaires. Ce fut un nouveau scandale, doublé d'un procès pour pornographie qu'il gagna de justesse.

Fut-il effrayé par cet épisode judiciaire qui lui avait fait risquer la prison ? Toujours est-il qu'immédiatement après cette affaire, Mandelieu disparut. Durant des années, on n'entendit plus parler de lui ; même ses meilleurs amis étaient sans nouvelles. Des rumeurs courent. On disait qu'il avait quitté l'Europe, qu'il peignait des toiles à New York, qu'il s'était marié à une héritière russe ou qu'il était chercheur d'or en Afrique du Sud. En réalité, les choses étaient moins pittoresques : Mandelieu avait rencontré Dieu, et s'était retiré dans une communauté religieuse du nord de la France. Après six ans de réclusion, ayant fait vœu de discrétion, il s'était installé dans un village du Brabant pour y mener une vie pieuse, frugale et agricole.

La plupart du temps, il était en paix avec lui-même dans sa nouvelle vie, et regardait ses péchés de jeunesse – notamment ses livres – comme des chemins détournés vers sa félicité actuelle. Mais parfois, il entrait dans d'incroyables crises nerveuses, et ne supportait pas l'idée qu'il avait écrit ses livres, ces récits obscènes et impies, si peu conformes à l'idéal évangélique. Il se mettait alors à courir le pays à la recherche de tous les exemplaires de ses romans pour les détruire. Il finissait en pleurs dans les bouquineries et, aux libraires incrédules qui le consolait dans leur épaule, il décrivait son drame : comme il serait heureux dans sa vie d'ascète, si seulement il parvenait à oublier qu'il avait écrit !

Gould termine toujours ses conférences sur l'oubli avec le cas d'Enrique Folzano, un écrivain espagnol de second ordre qui, à la fin des années 1930, se suicida quand il découvrit que ses lecteurs oubliaient systématiquement ses livres après les avoir lus.

Ses premiers romans, dans le genre policier, n'étaient pas trop mal fichus ; on les oubliait quelques heures après la fin, mais tout de même pas en cours de lecture. Mais les suivants, qui tenaient davantage du drame social, s'oubliaient au fur et à mesure qu'on les lisait – « de l'oubli en flux tendu », comme dit Gould. À la page 3, on était incapable de dire ce qu'on avait lu à la page 2 ; à la page 4, on avait oublié la page 3 ; et ainsi de suite.

« Folzano n'est pas sans présenter des similitudes avec Martelain, commente Gould. Le premier écrivait des livres qu'on oubliait page après page, le second des débuts qu'il oubliait jour après jour. Les livres de Folzano autorisaient une page de mémoire au lecteur, le cerveau de Martelain un jour de mémoire à l'auteur. Ce sont deux variantes du même problème. Mais alors que Ferdier a donné à Martelain la solution du sien, à savoir écrire des textes très courts, personne n'est venu en aide à Folzano, qui n'aurait dû écrire que des textes d'une page, pour ne pas excéder le très faible intérêt qu'il pouvait obtenir de son lecteur. Et il est mort sans y avoir pensé. »

Après un silence méditatif, Gould me confie qu'il a très peur, quand il prononce sa conférence, d'être atteint du syndrome de Folzano : il parle, il parle, et son audi-

UNE COLLECTION TRÈS PARTICULIÈRE

toire oublie son propos au fur et à mesure qu'il le prononce. Mais à la fin, Gould retrouve sa tranquillité d'esprit en entendant les applaudissements du public qui, chaque fois plus vifs et nourris, démentent son appréhension.





## DIX VILLES (I) GORAN, EN SILÉSIE

On parle trois langues à Goran, qui toutes dérivent du polonais et qui sont presque semblables. Entre elles, quatre-vingt-dix pour cent du vocabulaire est identique, ainsi que tous les noms propres ; seule la conjugaison diffère notablement – et encore, pour certains verbes seulement. D'une manière générale, les trois langues sont donc compréhensibles par tout polonophone, qui ne verra pas beaucoup de dissemblances avec le polonais-souche : entre Goran, Varsovie et Katowice, on parle *grosso modo* la même langue. Les habitants de Goran entre eux, en revanche, ne se comprennent pas du tout. Tout se dit et s'écrit presque de la même manière dans leurs trois langues, mais un blocage mental fait que chacun n'en parle qu'une, et refuse d'entendre les autres. En mathématiques, on dirait que Goran viole la loi de la transitivité : si P est un locuteur polonais quelconque,  $g_1$ ,  $g_2$  et  $g_3$  les trois variantes parlées à Goran, et si P comprend aussi facilement  $g_1$  que  $g_2$  et  $g_3$  ( $P \approx g_1$ ,  $P \approx g_2$  et  $P \approx g_3$ ), alors les locuteurs de ces variantes devraient se comprendre aussi ( $g_1 \approx g_2 \approx g_3$ ). Sauf qu'à Goran, non. Gould m'a décrit quelques-unes des curiosités qui

découlent de cette situation ubuesque au retour du séjour qu'il a fait là-bas l'an dernier.

« À Goran, tout est écrit dans les trois langues : les plaques de rues, les enseignes, les menus, tout. Mais comme ces trois langues sont presque identiques, les inscriptions sont souvent les mêmes :

- Au fronton de la mairie, on lit “*Merostwo, Merostwo, Merostwo*”, autrement dit “mairie”, mais en trois langues ;
- Dans la rue, les autobus qui vont au stade indiquent “*Stadion, Stadion, Stadion*” ;
- Dans les restaurants, “*Ryba, Ryba, Ryba*” (poisson), “*Kurczak, Kurczak, Kurczak*” (poulet), “*Szynka, Szynka, Szynka*” (jambon) ;
- Et ainsi de suite.

Il est très rare que les mots diffèrent. Mais s'il en manque un dans l'une des trois langues, ceux qui la pratiquent s'affolent, et prétendent qu'ils ne comprennent rien à ce qu'ils lisent – alors que le mot qu'ils utilisent couramment est écrit deux fois ! Un jour, j'ai croisé un homme qui cherchait l'hôpital. Il se tenait devant un panneau : “*Szpital, Szpital*”. Cela aurait dû le renseigner, mais voilà : il manquait *szpital* dans sa langue. Donc, il refusait de comprendre et, anxieux, il feuilletait fébrilement son dictionnaire (on en transporte toujours un avec soi) en quêtant l'aide des passants d'un regard désespéré, pour savoir si “*szpital*” signifiait bien “*szpital*” dans sa langue.

Dans ces conditions, je ne vous le cache pas, la vie à Goran est un spectacle. Dans la rue (*ulica, ulica, ulica*), les gens s'interpellent en trois langues identiques mais ne se comprennent pas. Sur les marchés (*rynek, rynek, rynek*), les bonimenteurs vantent trois fois les mérites de leurs produits, en répétant trois fois la même chose. À la radio

(*radio, radio, radio*), des présentateurs se relayent pour dire le journal en trois langues identiques – à d’infimes nuances près, qu’une oreille non exercée ne perçoit jamais.

Mon ami Jerzy m’a raconté que son grand-père, qui vivait à l’étage de la maison familiale et qui, comme certains vieillards, connaissait les trois langues, prenait soin de jurer dans celle que ses petits-enfants ne parlaient pas. Les jurons sont pourtant communs aux trois ; mais dans la maisonnée, personne à part lui ne les comprenait quand il les disait dans une autre langue. Jerzy et ses frères n’ont donc appris des gros mots qu’à partir du moment où ils ont fréquenté l’école, auprès de leurs camarades, sans se rendre compte que c’étaient les mêmes que leur irascible grand-père hurlait à travers les murs depuis leur naissance. »

Gould m’a aussi parlé de la gloire locale de Goran, un poète nommé Dawid Wojewodzki (1900-1973). Ses livres sont lus par tous les Polonais, qui s’accommodent très bien des particularités qui différencient parfois son vocabulaire du leur. Wojewodzki y chante sa ville et les campagnes qui l’entourent, disant qu’il voudrait vivre là pour toujours et continuer d’y rôder comme un fantôme après sa mort. À Goran, Wojewodzki est une sorte de héros, adoré par la population. Le paradoxe, c’est que deux habitants sur trois n’entendent rien à ses textes. Il a fallu attendre 1977, quatre ans après sa mort, pour qu’une anthologie de ses poèmes soit traduite dans les deux autres langues. Aujourd’hui, son œuvre est disponible dans une belle collection de recueils trilingues, avec pour chaque texte trois versions qui neuf fois sur dix sont les mêmes au mot près.



## Du même auteur

L'Angoisse de la première phrase

*nouvelles*

*Phébus, 2005*

*et « Points », n° P2610*

Contes carnivores

*nouvelles*

*Seuil, 2008*

*et « Points », n° P2480*

Les Assoiffées

*roman*

*Seuil, 2010*

*et « Points », n° P2789*

COMPOSITION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : S.N FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 104695  
IMPRIMÉ EN FRANCE